

PREMIÈRE ANNÉE

Nº 3

PRIX : VINGT-CINQ CENTIMES

ENTRETIENS

POLITIQUES & LITTÉRAIRES



SOMMAIRE :

- I. — Jean E. SCHMITT. — A Propos du 1^{er} Mai.
- II. — Paul ADAM. — Les derniers jours d'Alexis le grand Comnène.
- III. — Henri DE RÉGNIER. — Puvis de Chavannes.
- IV. — Georges LECOMTE. — Japon.
- V. — Francis VIELÉ-GRIFFIN. — La Phonographie.
- VI. — Georges VANOR. — Notes et Notules.

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée d'Antin, 11

Le 1^{er} Juin 1890

SEUL VÉRITABLE RASPAIL

LA PLUS

HYGIÉNIQUE

ET LA PLUS

SAVOUREUSE

DES LIQUEURS DE TABLE

EXIGER IMPÉRIEUSEMENT LA MARQUE

F. V. R.

ET LA SIGNATURE

E. RASPAIL

SUR TOUTES LES ÉTIQUETTES

CHEMIN DE FER DE L'EST

VOYAGES D'EXCURSION

Avec itinéraires tracés d'avance, au gré
des voyageurs.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Est délivre pendant toute l'année, des billets à prix réduits de 1^{re}, 2^e ou 3^e classe pour des voyages d'excursion sur les réseaux de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, de l'Ouest et de Paris à Lyon et à la Méditerranée avec itinéraires tracés d'avance au gré des voyageurs et pouvant comprendre les lignes d'un seul ou de plusieurs des réseaux participants.

Les itinéraires sont établis par les voyageurs eux-mêmes mais de manière toutefois à les ramener à leur point de départ.

Les billets peuvent être individuels ou collectifs
Le minimum du parcours est de 300 kilomètres.

A PROPOS DU 1^{er} MAI

La journée du jeudi, premier mai 1890, revêtit selon les villes et les peuples d'Europe des caractères divers ; il est à peu près impossible de présumer quelles en seront les conséquences ; cette entente significative d'une forte proportion des populations ouvrières doit faire réfléchir, bien qu'elle n'ait été parfaite que pour accepter la date convenue et prendre l'engagement de manifester publiquement de façon quelconque : mais cette journée est inquiétante parce qu'elle est le signe et la menace d'une anarchie déjà créée, envahissante, et qui peut bouleverser les conditions sociales si les gouvernants ne se décident à intervenir avec des intentions de justice et de loyauté.

La crise est due aux gouvernants, avides, pour eux-mêmes ou pour leurs états, d'argent, de situations, de force militaire, ou de prééminence politique. Il n'est pas un état d'Europe qui ne soit à la limite extrême (quand il ne l'a pas dépassée, comme l'Italie) de son équilibre économique, au point où cet équilibre qui doit être stable, et qui l'est naturellement, devient instable, dans le sens mathématique, et entraîne l'effondrement.

Les gouvernants ignorent ce que peut être l'hygiène des grands organismes à eux confiés ; ils ressemblent aux entraîneurs poussant leurs chevaux jusqu'à l'état où le moindre effort supplémentaire fait *claquer* quelque membre ou rompre quelque organe, quand ces désordres ne se produisent même par le fait seul de l'entraînement intensif.

Mais il est infiniment peu probable que les souverains, les cabinets ou les chambres se décident à prendre en

main les outils et sur eux-mêmes les responsabilités des besoges sociales urgentes : pourvu que le fonctionnement des grandes machines financières et industrielles soit assuré, leur conscience est tranquille et leur intelligence s'enorgueillit. Jusqu'à un certain point ils ont raison, car si ces machines fonctionnaient *réellement* bien, tout irait pour le mieux. Malheureusement la contemplation des rouages et combinaisons supérieurs distrait souvent de l'étude des matériaux qui forment le soutènement de la machine ou alimentent la voracité de ses organes. Quand un jour la base s'effondre pour avoir été surchargée, ou ébranlée par un travail excessif, on s'aperçoit que tout avait été négligé pour la consolider, on se lamente, mais la machine est par terre.

Une grève, une révolution, sont des accidents sociaux analogues : l'égoïsme des gouvernants fut toujours aveugle à les prévenir, et quand le peuple surchargé se retire du fonctionnement économique qui l'écrase, ils s'indignent (eux qui aimaient tant le peuple !), mobilisent des régiments pour réprimer les *troubles* (eux, fils de révolutionnaires) sans vouloir reconnaître qu'eux-mêmes les ont causés.

Mon but n'est pas d'attaquer les gouvernants ; je note seulement ceci : que toujours ils commirent des crimes contre le peuple et, par suite, contre l'Etat, et que toujours ils commettront les mêmes crimes tant qu'ils n'auront pas la responsabilité de leurs actes. Pour de la justice et de la loyauté, ils n'en eurent jamais spontanément, d'autant moins qu'ils faisaient partie de gouvernements plus libéraux : ils en montrèrent un peu plus quand la menace d'un châtiment autocratique demeurait suspendu sur leurs têtes.

La vieille querelle entre Travail et Capital n'est pas la cause unique de cette manifestation unanime ; ou plutôt, cette cause fondamentale est partout profondément dissimulée sous des systèmes de revendications locales, plus ou moins fondées en droit, en justice ou en raison.

Pourtant les manifestants ont cru devoir arborer une formule unique, brandir un seul guidon : Diminution des

heures de travail, augmentation des salaires. (L'une des deux réclamations implique l'autre.)

Remède séduisant, que les travailleurs s'éblouissent à entrevoir appliqué, dont les industriels s'effarent dans leur certitude qu'il est illusoire autant que dans leur amour du gain.

Tout d'abord, on est bien forcé de convenir de ceci : que s'il était possible d'améliorer aussi aisément la condition des travailleurs — *sans bouleverser l'économie générale* — il faudrait y consentir à tout prix. Malheureusement il n'y a aucun exemple, dans l'histoire économique et sociale des Etats, qu'une loi créée dans le but de redresser directement un abus quelconque, eut amené une amélioration réelle ; car les lois, outre leur résultat immédiat et apparent, ont des résultats secondaires déjà difficiles à prévoir, et des résultats tertiaires tout à fait imprévisibles même pour les esprits les plus clairvoyants.

On ne doit légiférer que le moins possible ; une loi est si souvent une restriction dans le fonctionnement organique, qu'on peut dire qu'elle est presque toujours une atteinte à la liberté. Et s'il est quelque chose de sacré, quant à sa liberté, c'est le travail. Il faut simplifier les lois : il faut qu'elles redeviennent la protection des principes vitaux, jamais il n'en faut créer d'autres, à moins de leur donner le caractère d'ordonnances momentanées, s'abrogeant par la disparition des nécessités immédiates.

Admettons qu'une loi établisse le système des huit heures et impose un tant pour cent d'augmentation dans les salaires ; admettons aussi que cette loi ne soit imposée que transitoirement pour attendre ou provoquer des améliorations ; que se passera-t-il ?

La brusquerie même des modifications entraînées par cette loi empêche de présager rien de certain : modification du prix des produits, finissant par rétablir un état analogue à l'état actuel ; commerce dirigé autrement ; introduction sur notre marché de produits exotiques dans des proportions incalculables, désastreuse en tout cas pour notre production ; migration de populations ouvrières venant troubler le bien-être des plus heureuses ; équilibre économique compromis ou bouleversé, puisqu'il est déjà si menacé partout ; dissimulation des capitaux et

leur retrait de la circulation et du commerce, etc... il est certain que tout changerait; mais il est tout aussi certain que les améliorations promises et attendues demeurent problématiques.

Pense-t-on que les prolétaires demeurés prolétaires faute de travail, d'aliments, consentiraient à vivre plus longtemps sur leurs territoires trop pauvres sans songer à leurs voisins plus heureux? que les populations favorisées se laisseraient dépouiller?

On s'aperçoit que le triomphe général du parti travailleur non seulement n'amènerait aucune amélioration réelle, mais encore ferait surgir entre les nations des conflits à peu près identiques à ceux que pourrait provoquer la politique internationale la plus maladroite. M. de Moltke affirmait il y a peu de jours encore une chose qu'on ne comprend pas assez, bien qu'on l'entende répéter tous les jours: « Les éléments qui menacent la paix sont dans les peuples, dans les classes malheureuses qui cherchent à améliorer leur situation; on ne fait plus que des guerres de peuple ».

Si l'on pouvait mettre sous les yeux du peuple l'abîme de misères et de calamités où il se précipite; si l'on pouvait lui laisser entrevoir en sa réalité de ruines et de sang la catastrophe d'une guerre populaire, d'une guerre de races, il hésiterait sûrement et s'arrêterait peut-être sur la pente; et si les gouvernants entrevoyaient ces malheurs irrémédiables, peut-être se décideraient-ils à faire quelque chose.

Mais prédire les malheurs fut toujours inutile. Prenons la question autrement.

Le peuple, las de peiner et de pâtir, réclame une plus grande aisance dans la vie. Il souffre et comme on lui répète depuis cent cinquante ans que lui seul existe, que lui seul importe, qu'il est tout, il veut agir par lui-même pour son bien; il veut devenir son propre dispensateur de bonheur futur. Il prétend connaître, lui seul, le vrai remède à son mal, et dans son ardeur à réclamer ce qu'il juge être l'équité, il en arrive à se croire identique à lui-même dans toutes les nations, dans toutes les races et ne tient plus compte ni des différences de nature, de mœurs,

de besoins, de civilisation même, qui séparent les peuples les plus analogues de l'Europe.

Quelle folie de vouloir unifier l'emploi du temps, quand des êtres vivant côté à côté, de la même vie sociale, dans la même industrie, n'utilisent jamais les heures de la même manière ; quand le repos du dimanche, universellement adopté, est aussi bizarrement employé, allongé ou raccourci. Quelle erreur de vouloir modifier uniformément le taux des salaires qui dépendent de tant de causes justifiées ou iniques, quand les uns mériteraient tout autant d'être diminués que d'autres élevés.

Quel inquiétant remède qu'un remède absolu !

Evidemment le vrai remède existe, mais qui le connaît à cette heure ?

En retournant sur toutes ses faces la question des salaires, ou plus exactement, de la rétribution du travail, en poussant très loin l'analyse du mal dont les travailleurs souffrent, on arrive à cette constatation : que l'écart entre la valeur du travail et la valeur de l'argent est trop considérable, et que les causes de cet écart résident principalement en ce que des intermédiaires trop nombreux et trop avides empêchent les rapports d'être normaux entre les producteurs et les consommateurs.

Le travail (immédiatement payé) donne seul aux matières brutes la valeur absolue qu'elles possèdent ; la valeur du produit créé, revendu plusieurs fois, augmente de tous les bénéfices que les revendeurs prélevent aussi grands qu'ils peuvent les exiger ; pendant ces reventes, des intermédiaires financiers possédant des capitaux disponibles avancent aux industriels et aux commerçants des fonds et profitent de ces avances à la production et au trafic pour les leur faire payer aussi cher qu'ils peuvent ; enfin l'un des commerçants intermédiaires, possédant une quantité importante du produit, peut se permettre, au moment où le produit manque ailleurs, d'en réclamer un prix aussi élevé que les nécessités obligent les consommateurs à lui payer. Voilà déjà bien des causes de variations ; ce sont les moindres, les moins graves ; elles sont en partie contrebalancées par la concurrence, mais elles sont déjà trop puissantes : d'une façon générale on peut dire que les commerçants ont trop de facilité

à s'enrichir, et que les banquiers prélevent trop pour les services réels qu'ils rendent. Mais voici bien autre chose : entre l'élaboration d'un produit et son paiement par le consommateur s'interposent : 1^o la nécessité d'amortir les capitaux engagés dans l'entreprise industrielle (ce qui est inique, car l'argent transformé ou échangé contre une installation d'industrie ne doit pas être amorti, recréé intact en tant que capital, puisque ce capital argent est représenté par des matériaux produisant des intérêts) ; 2^o en outre de l'amortissement, et quelquefois dissimulé avec lui, l'intérêt de l'argent avancé, aussi élevé que possible grâce aux prix de vente des produits qu'on lance dans le commerce à une cote que la concurrence seule fait fléchir ; 3^o les variations dans la valeur même de la propriété industrielle, variations dues à des trafics sur la valeur représentative de cette propriété, variations qui ont une influence lointaine sur le prix des produits par les facilités ou les difficultés qu'elles créent dans la vente de ces produits ; 4^o les variations dans la valeur de l'argent lui-même, dues aux trafics purement financiers sur l'ensemble des titres de propriété de l'industrie en question et de toutes les autres industries...

Il serait loyal, de travailleur à industriel, que ces variations profitassent aux travailleurs et aux industriels, pour la quote part des mérites de chacun ; mais ces variations même n'ont rien de loyal en elles-mêmes ; l'industriel profite des gains et pâtit des revers de fortune, l'ouvrier pâtit des revers et ne profite pas des gains ; et comme, par retour, les ouvriers sont le plus grand nombre des consommateurs, il se trouve qu'ils ont travaillé beaucoup pour eux-mêmes et que des traquants, interposés entre son travail et sa consommation, lui ont pris une énorme part de ce travail sans mériter par leurs services (réels, je le répète) le prélevement excessif qu'ils osent exercer.

C'est là qu'il faut chercher le remède ; mais je n'irai pas plus loin que cette indication ; il faut du temps pour établir un ordre économique plus honnête sans bouleverser les systèmes actuels qui ont du bon et qu'il suffirait de redresser. Pourtant j'ose affirmer que le peuple en général n'accueillerait pas avec bienveillance celui qui aurait le courage de réclamer de lui la patience et le stoï-

cisme qu'il faut pour attendre les réformes à longue échéance.

Supposons toutefois que le peuple possède le secret du remède et que le bien qu'il mérite lui soit accordé, et considérons ce qui se passerait en France si cette admirable utopie des huit heures et du salaire augmenté se réalisait aujourd'hui pour l'Europe entière.

Il y aura d'abord un splendide moment d'enthousiasme et de fraternité ; les ouvriers mangeront leur part de nourriture et jouiront de leur part de repos. Ils s'enverront à travers les frontières des félicitations, des protestations fraternelles, pendant quelques jours.

Et bientôt, pour une raison quelconque : surabondance des produits, pléthore de population, ambition des travailleurs dont le gain chez eux est relativement inférieur au gain chez les voisins, ou même implantation de groupes ouvriers étrangers sous couvert de fraternité ; pour d'autres raisons encore, imprévues, spacieuses, des difficultés naîtront entre nations ouvrières ; il sera moralement impossible de refuser à des frères malheureux la part de vie qu'ils réclameront ; les nations prolifiques imposeront leur nombre aux nations moins denses ou plus riches ; leurs besoins et leurs forces s'érigeront, comme de tout temps, en lois imprescriptibles.

Alors le mot de M. de Moltke sera prouvé : « Les éléments qui menacent la paix sont dans les peuples, dans les classes malheureuses qui cherchent à améliorer leur situation. »

Alors on sera bien forcé de s'organiser contre l'invasion, et c'est nous qui serons envahis ; il faudra bien reconnaître que nous, français, ne pouvons que perdre à l'intrusion d'étrangers qui, n'ayant pas les besoins créés par notre civilisation, peuvent produire nos besognes plus aisément, à meilleur compte que nous. Ils viendront diminuer la quantité de jouissances auxquelles, y étant accoutumés, nous croyons avoir droit. Ces gens s'imposeront à nous grâce aux lois que nous aurons promulguées, feront renaître les conflits internationaux que l'organisation générale de notre pays, alors peut-être négligée, ne saura plus prévenir.

Que les ouvriers tiennent compte de ce qui se passe tous les jours dans les chantiers envahis d'italiens et d'allemands; que serait-ce si les étrangers pouvaient s'arroger un droit créé par nous pour nous réclamer leur part de travail, nos huit heures accomplies? Après la guerre de 70, j'ai vu de quelle façon les ouvriers d'une grande ville de l'Est recevaient des ouvriers alsaciens : « Qu'ils restent chez eux, nous sommes déjà bien assez... » et les injures, et les reproches de vivre de pommes de terre; si la grande sentimentalité patriotique n'avait dominé tout, mauvais parti eût été fait à ceux qu'on appelait « têtes carrées », comme les purs allemands.

Si de tels conflits pouvaient menacer, on s'apercevrait que les grandes nations de l'Europe sont des organismes trop homogènes, trop individués pour se laisser fondre les uns dans les autres. On reconnaîtrait, trop tard peut-être, que les races existent, cohésives, trop différentes dans leur ensemble pour être fusionnées ou même comparées.

Et nous, Français, gallo-romains, nous comprendrions enfin que nous sommes les derniers représentants de la vieille romanité, et nous lutterions encore une fois contre *tout le reste*, car, Dieu merci! nous avons encore trop de vitalité pour nous soumettre définitivement et sans résistance à des races qui, en somme, ne nous valent ni par la générosité, ni par le génie, ni par la sincérité, ni par la tolérance.

(Ces qualités sont aujourd'hui moins apparentes qu'elles ne furent, mais qu'on voyage un peu à l'étranger! et si quelque vertu isolée se rencontre plus grande chez tel ou tel voisin, qu'on cherche le voisin en possédant autant que nous.)

Enfin, le jour où nous sentirons profondément que nous sommes la France, et que notre existence est importante — car elle garantit, plus que celle de toute autre nation, la civilisation latine et chrétienne; — nous retrouverons la tradition perdue depuis Louis XIV du rôle prépondérant et admirable que nous devons tenir pour exister.

Sans doute, le peuple français ignore ces traditions que rien ne lui apprend, que trop d'intéressés lui dissimulent; il ne sait pas assez ce qu'il est : le peuple, chair de la na-

tion, veut être cerveau et se laisse tromper, suborner, éblouir, en attendant qu'on l'écrase; et pour qu'il en soit un jour réduit à cette improbable extrémité, cela lui est facile, il n'a qu'à continuer.

Mais il faut le dire hautement : il lui est possible de retrouver ses traditions fondamentales sans attendre que les évènements sanglants la lui imposent. Napoléon III a failli retrouver la voie normale; sa terrible chute, on sait à qui surtout elle est due, et je n'oserais aujourd'hui critiquer la faiblesse de cet empereur non plus que l'audace d'aveuglement de ses ennemis du dedans.

Une royauté se recréera, spontanément : soit que les choses politiques restent en l'état et amènent le dictateur militaire dans le cas de conflits internationaux, ou le dictateur politique dans le cas de troubles intérieurs; soit que le *jeu régulier des institutions* se perfectionne au point de démontrer que la centralisation du pouvoir dans la même main réalise seule le pouvoir de l'Etat.

Le roi seul peut prendre sur lui d'arrêter les malversations auxquelles se livrent les financiers modernes et qui font la misère du peuple.

Et il faut qu'on le sache bien : en ce pays monarchique de France le sang des rois n'est pas épuisé; et l'esprit des dieux dominera toujours le monde.

JEAN E. SCHMITT.

LES DERNIERS JOURS D'ALEXIS

LE GRAND COMNÈNE

Anne Comnène; l'aînée de la famille impériale, ayant acquis une haute réputation de sagesse et de savoir, conspirait avec l'aide de sa mère, l'impératrice Irène, contre son frère puîné, Jean Kalos, hoir couronné déjà et désigné pour le trône. Il s'agissait de faire changer l'ordre de succession par l'empereur très proche de la mort et que tourmentaient de fréquents, de violents accès de goutte.

Anne avait épousé Nicéphore Bryenne, promu à la dignité de César, et c'était à ce nom qu'elle désirait voir passer l'empire.

La princesse raconte elle-même comment l'impératrice sa mère, indispensable à Alexis le Grand, le suivait en tous lieux.

« Il mena avec lui l'impératrice, quelque aversion qu'elle eût de le suivre dans ses voyages. Restant au palais, la plupart du temps, elle accomplissait ses devoirs chrétiens, développait les livres des saints, s'observait elle-même pas l'esprit, s'attachait à la bienfaisance et à la libéralité envers ceux-là surtout qu'elle savait servir Dieu par leur tenue, leur conduite, leurs prières et leurs chants. Toutes les fois que la nécessité l'obligeait à se produire en public, la pudeur la prenait et ses joues se couvraient aussitôt de rougeur. On rapporte aussi que Théane, une savante philosophe, répondit à quelque badin qui lui disait en voyant son bras mis à nu par hasard : « Oh le beau bras ! — Oui, mais non public. » Ainsi la Basiléa, ma mère, image de la vertu, demeure de la sainteté, avait coutume non seulement de ne pas montrer en public son coude ou son

œil, mais encore elle ne voulait émettre sa voix pour des oreilles étrangères. Tant elle était un admirable exemple de retenue. Mais comme les dieux mêmes, ainsi que l'on dit, ne peuvent résister à la nécessité, elle fut très souvent obligée d'accompagner l'empereur dans ses expéditions. Bien que sa pudeur aimée la retint au palais, son ardent amour pour l'empereur la tira de la cour malgré elle, cela pour plusieurs raisons : d'abord cette maladie du pied dont il souffrait, qui l'affligeait de douleurs très aiguës et nécessitait des soins diligents. Il ne souhaitait pour le masser personne autre que ma mère qui, curieusement, habilement, lui frottant et comprimant le pied, adoucissait un peu les douleurs. Mais l'empereur, lui, (que personne ne me reproche cette ampleur de dissertation ; car j'admire les vertus domestiques ; que personne ne me soupçonne de mentir, car je dis vrai;) l'empereur plaçait toujours ses commodités personnelles après le salut de l'Etat. Une autre raison de ce voyage était les nombreux pièges que l'on préparait partout contre lui. Il lui fallait donc requérir une sauvegarde très sûre et tout à fait intime. La nuit tendait des embûches ; le midi et le soir le menaçaient d'une mort nouvelle ; l'aurore tramait contre lui les choses les plus néfastes. De tout cela Dieu est témoin. N'importait-il pas dès lors de garder avec dix mille yeux un prince entouré de tant de mauvaises gens ? Alors que les uns le visaient de l'arc, les autres aiguisaient le glaive contre lui, d'autres encore semaient la calomnie et les injures et mettaient en œuvre les males paroles. L'impératrice était le meilleur antidote (pour Alexis) durant le danger des repas douteux. Cependant, et même alors, elle n'oublia jamais sa modestie habituelle, tant en se dérobant aux regards qu'en gardant le silence et la retenue ; elle demeura encore plus cachée à la foule. Ceci seul indiquait que l'impératrice suivait le camp : qu'on voyait une litière attelée de deux mules et portant l'écusson impérial..... J'écris cela contre les calomniateurs et les médisants. »

..... Anne Comène repousse la médisance de l'opinion qui prétendait qu'Irène avait voulu combattre l'ennemi. « Cela est bon, dit elle, pour Tomyris ou Spareta la Massagète. »

Irène partit donc, sans doute après des colloques nombreux avec Anne et Bryenne, et décidée à revenir rapportant l'adhésion d'Alexis à leurs desseins. Elle part, distribuant l'or et l'argent le long des chemins; et cette impératrice qu'on vient de nous décrire si recluse et si difficile à voir, à peine arrivée au camp, et sans se reposer, elle donne audience.

Mais tous les projets furent troublés par l'apparition d'une comète comme jamais on n'en avait vue, en forme de lance. Quarante jours et quarante nuits elle ne cessa de se mouvoir d'occident vers l'orient. Alexis envoya consulter son astrologue. Durant le sommeil survenu pendant qu'il étudiait, St-Jean se montra et prédit l'arrivée d'une nouvelle armée française, Alexis prépara la guerre.

Une ancienne statue d'Apollon tombe de son socle de pophyre. Comme le personnage de bronze tenait le sceptre et le globe, on présage de cet accident la mort d'Alexis qui répond ne croire qu'en Dieu et que Phidias n'a pu animer ses idoles. Une conjuration se découvre. Cantostephane assiège Brindes, se laisse jouer par la mère de Tancrede, qui, sous prétexte de reddition, fait cesser le siège et prévient son fils qui accourt prendre les marins de Contostephane avec des mercenaires scythes. Boëmond s'empresse de les mener au pape, appelant à sa justice de ce que les Grecs se servent d'infidèles pour combattre les chrétiens. Puis Boëmond se présente lui-même sur le sol de l'empire, si terrifiant que les soldats romains simulent des maladies afin de fuir. Seul Alexis garde le calme de dire à cette nouvelle : « Auparavant allons dîner ».

Des libelles courrent de main en main. Ils attaquent surtout l'impératrice Irène dont les amis de Jean Kalos redoutent l'influence. La lutte s'accentue entre le Sebastocrator et la Cœsarissa.

Boëmond cerné dans un espace stérile demande la paix et signe un traité que terminent ces mots : « Je vous assure que ces promesses sont fermes et inébranlables comme une ancre. » Peu après le chef Normand meurt. Anne qui, disent certains, avait failli l'aimer en trace un portrait flatteur.

Alexis repris par sa goutte retombe cependant aux mains d'Irène et de Bryenne. « Ce mal ne venait pas de l'intempé-

rance, se hâta d'expliquer la princesse, mais d'un choc violent reçu en jouant à cheval à la paume. Pressé de tous côtés, il imita la sagesse des médecins qui négligent les maux les plus légers pour ne soigner que le plus grave ». Le plus grave c'était la multitude des Français établis à Byzance même. Dès le matin Alexis leur donnait audience, et là, devant lui, loquaces, cupides et opiniâtres, ils consumaient le temps sans mesure en paroles vaines. A sa table même ils poursuivaient l'empereur de cris confus Anne Commène les dépeint tels absolument que Tacite les avait présentés. Déjà fermentait en nos ancêtres cette fièvre de dire qui leur fit plus tard inventer le parlementarisme et organiser des révolutions pour parvenir à se chamailler sans fruit dans des temples greco-romains.

Alexis déploie une patience merveilleuse. « Quand il arrivait que quelqu'un de nous lassé de leur insolence s'émancipait jusqu'à les interrompre, il lui imposait silence aussitôt, parce que, connaissant la propension de cette race à la colère, il appréhendait qu'une étincelle n'excitât un embrasement et que cet embrasement ne ruinât l'empire ». Parfois il passait la nuit à les écouter. Les grands de la cour contraints par l'étiquette de rester debout, se tenaient tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, s'appuyaient contre la muraille ou se dérobaient pour prendre un peu de repos.

Cette fatigue augmentait beaucoup la goutte de l'empereur. Irène l'avait en ses mains pendant les rares heures, de loisir et de quiétude.

Elle lui répétait que Jean Kalos ne cultivait aucune des vertus nécessaires à un souverain. Elle le montrait téméraire, irréfléchi, léger, perdu de luxe et n'ayant du courage que cet entrain commun à tous les jeunes hommes devant le péril, mais non la fermeté d'esprit qui inspire les commandements sauveurs au milieu des déroutés.

Alexis, souriant, la laissait dire, feignait même de partager son avis quelques instants pour la remercier par cette déférence des soins uniques que lui valait le dévouement conjugal. Certain breuvage donné en remède accrut son mal. Il pestait contre les mauvais esprits, auteurs de maléfices.

Une incursion des Turcs le vint obliger à se mettre en

campagne malgré sa maladie. Il rejoignit les troupes sur un chariot et les commandait ainsi. Même, au plus fort de la lutte, il montait à cheval et frappait d'estoc, de taille, comme le moindre soldat. Il défit les Turcs. Un chevalier de sa suite accourut à toute bride annoncer la nouvelle à l'impératrice ; et, sans rien dire aux gens, il monta par le palais jusqu'au près de sa chambre dans la salle où mangent les empereurs ; et il y eut telle joie de ce succès qu'il chevauchait ensuite de rue en rue, de carrefour en carrefour contant la bataille au peuple.

Au retour, Alexis crut avoir converti les manichéens qui fermaient une garde à part, très solide et très sûre. Deux trophées furent élevés, l'un en face de l'autre : celui-ci pour une victoire sur les barbares Comanes, celui-là pour la conversion des Manichéens. L'empereur ne se montrait pas moins glorieux du triomphe obtenu à grands efforts de rhétorique et de savantes dissertations sur le dogme philosophal ; la victoire de l'esprit, l'autre étant la victoire de la Force. On donna aux nouveaux orthodoxes des terres, des biens, des villes. Les derniers dissidents rebelles au pouvoir de raisonnement impérial durent subir la prison perpétuelle.

Puis les Turcs envahirent de nouveau ; et leur insolence allait jusqu'à représenter des comédies où paraissait Alexis podrage ; on y prétendait que la goutte n'était que le prétexte de sa lâcheté.

Le malheureux empereur souffrait de toutes les misères. Au physique, les accès ne lui laissaient aucun répit ; au moral, l'impératrice voyant approcher la fin de son époux le tourmentait pour obtenir qu'il cédât l'empire à Bryenne. La vigilance maternelle le pressait de louanges exagérées sur César, si éloquent, apte aux affaires, érudit dans tous les arts qui forment l'âme à la vertu.

Alexis simula longtemps l'intelligence de ce qu'elle voulait lui imposer. Il lui parlait aussitôt des affaires de l'Etat, de son amour propre blessé par les invasions barbares, des conjurations récemment découvertes, des derniers écarts des Bogomiles. Une fois, pourtant il ne put se contenir et lui dit : « O femme qui partages mon empire et ma couche ne cesseras-tu enfin de m'insinuer ce que tu sais agréable à tes filles et de t'efforcer à ce que l'ordre établi

si heureusement soit troublé ? Si tu n'est poursuivie par la colère de quelque puissance hyperphysique, reviens au bon sens, et considère plutôt avec moi si jamais aucun des meilleures empereurs romains ayant un fils propre au pouvoir le rejeta et le remplaça par son gendre. Si par hasard une telle chose advint il ne convient pas d'ériger en loi une une exception. Quand à ce qui me concerne, tu sais bien que le monde romain éclaterait de rire et croirait égarée ma raison, si moi, qui sais le pouvoir d'une manière en somme peu convenable, au prix du massacre de mes proches ; par des raisons différentes des préceptes chrétiens, je répudierais encore mon fils direct pour mettre au trône, après avoir détruit une seconde fois l'ordre de succession, ce macédonien. »

Ainsi appelait-il Bryenne, originaire d'Orestie, ville splendide et prospère de Macédoine.

Irène ne se crut définitivement repoussée. Elle suivit son mari dans la campagne nouvelle et le rejoignit à l'étape où il attendait les renforts.

« Il n'y avait que trois jours qu'ils étaient ensemble lorsque le préfet de la chambre impériale entra et se tint debout près du lit. L'impératrice qui était éveillée l'ayant aperçu lui demanda s'il apportait la nouvelle de l'arrivée des Turcs. Il lui dit qu'ils atteignaient le fort Gregorios. Elle lui fit signe avec la main de se taire de peur de réveiller l'empereur. Mais lui avait tout entendu ; il dissimula que la nouvelle l'émùt et, dès le lever du soleil, il se livra à ses occupations habituelles sans pourtant songer à autre chose. La troisième heure n'était pas encore écoulée qu'un homme accourut lui rapporter que les Barbares approchaient déjà. L'impératrice était alors avec l'empereur et, bien que toute terrifiée, elle suivait ses avis. Comme ils allaient dîner, un autre homme, souillé de sang, tomba aux pieds de l'Empereur en lui jurant que le péril menaçait. Aussitôt l'empereur renvoya l'Augusta Irène à Byzance. Elle, bien qu'elle craignit fort, céla cependant sa peur au fond de son cœur et ne la montra ni par mots ni par gestes..... Comme malgré sa volonté, elle s'éloigna, se retournant maintes fois en arrière... Quand elle fut à la mer, elle monta sur la galère réservée au service des impératrices. »

L'hésitation de ce départ ne marque-t-il pas l'insistance d'une tentative de conversion, tentative sans succès. Encore une fois les Turcs avaient interrompu l'œuvre d'Irène par une guerre cruelle où il n'était loisir de développer de la politique de chambre. Un allié, le sultan Saïssan, tomba aux mains des ennemis ; ils voulurent lui crever les yeux ; et comme il ne possédaient pas d'instrument propre à cette opération, « ils se servirent d'un chandelier que mon père Alexis lui avait donné et le privèrent du jour par le mauvais usage d'un présent destiné à porter la lumière. » Interné à Cogni, il avoua à sa nourrice qu'il entrevoyait. La nourrice le redit à sa femme ; elles gardèrent si mal le secret, qu'il devint public en fort peu de jours : l'ennemi fit étrangler Saïssan.

Le Basileus revint de ces guerres atrocement malade. Ses souffrances empirèrent. En l'an 1118 du Christ, comme il assistait à une fête du cirque, il prit la fièvre, et dut s'aliter.

« Je me suis proposé deux choses dans cet ouvrage : l'une d'écrire l'histoire, et l'autre de plaindre mes malheurs. Pour écrire l'histoire je représente les guerres et les batailles ; mais pour plaindre mes malheurs je suis obligée de faire un triste récit des disgrâces qui ont assailli mon père et de son trépas qui a été la ruine de l'empire. »

Ainsi commença la narration que fait Anne Comnène de la mort d'Alexis. Elle prend soin d'avertir par là que ses successeurs perdirent la prospérité de Byzance, prospérité déjà bien menacée durant tout son règne.

Les chroniqueurs ne cachent pas que les supplications d'Irène et d'Anne redoublèrent pendant toute l'agonie. La princesse, appelée en consultation avec les médecins, donne son avis, prescrit des traitements. Sa réputation de science la plaçait au rang des docteurs les plus renommés. Jamais, au reste, Purgons de Molière n'ordonnèrent de remèdes aussi burlesques. Anne tient un journal exact des périodes du mal, elle décrit l'enflure, la fièvre, l'oppression, le flux de ventre même ; se repose parfois en faisant l'éloge du dévouement d'Irène.

L'impératrice ayant été prendre un moment de repos arrive pour la défaillance dernière et voyant son époux si près de la mort, elle arrose le corps de ses larmes.

La princesse ne dit point, pour ne pas, sans doute, rappeler les souvenirs de dissensions familiales qui amenèrent sa retraite, comment Jean Kalos dès qu'il vit le Basileus sans connaissance, s'approcha, simula un entretien tenu à voix basse et, lui prit son anneau qui était aussi le sceau de l'empire.

Alexis, revenu à lui, se mit en prières et aucune objuration de sa femme, de ses filles ne le put détourner de ce mysticisme final où il prétendait sanctifier sa mort.

Cependant le Sebastocrator monta immédiatement à cheval et, entouré de ses amis, courut au palais impérial ; l'agonie de l'empereur se passant dans les édifices des Manganes. Le peuple lui était favorable ; et comme il montrait l'anneau à tous, feignant qu'Alexis le lui eut donné, on l'acclama suivant les formules d'usage.

Le bruit en parvint aux princesses éplorées, sentant défaites leurs meilleures espérances. Aussitôt Irène envoya un messager vers Jean pour lui enjoindre de se démettre publiquement, son père ayant désigné par testament un successeur. Il semble, dans la confusion des témoignages apportés par les historiens de l'époque, qu'aux derniers temps de sa vie, Alexis avait paru en effet incliner en faveur de Bryenne. Cela seul explique cette injonction d'Irène au Sebastocrator.

Mais, lorsque penchée sur le visage de son époux, elle lui annonça comment son fils se proclamait déjà Basileus, sans plus attendre, et qu'il allait s'installer au Palais, Alexis ne parut pas vouloir comprendre ni s'apercevoir du larcin par lequel on l'avait dépouillé de son anneau. Avec une affectation de piété il continua à murmurer des prières, tant et si froidement que l'impératrice se laissa emporter par la colère : « O mon époux ! vivant, tu fus expert dans toutes les manières de ruser ; ta langue fut sans accord avec tes pensées ; et maintenant même, près de quitter la vie, tu restes immuablement attaché à tes inclinations d'hier. »

Alexis s'affaiblissait de plus en plus. Les princesses s'efforçaient de le ranimer pour le remettre en ses esprits et lui inspirer une résolution ferme, un acte d'autorité dernière, l'indignation légitime contre un fils qui n'atten-

dait pas le dernier soupir du père pour se parer de la couronne. Soins inutiles.

Jean Kalos arrivé devant le palais ne persuada point aussitôt les gardes de livrer les portes. Bien qu'il arguât de l'anneau impérial mis en sa possession, les officiers exigeaient un ordre écrit du Basileus. Le voyant dans cet embarras, Bryenne expédia un eunuque afin de lui proposer de partager le trône et de s'associer pour régir l'empire. Bryenne prétendit représenter la légalité, la souveraineté acquise par le choix in extremis de l'empereur. Jean Kalos hésitait. Son père ne mourait pas. Ce pouvait être au lendemain un terrible retour des choses.

Un accident survint qui lui valut l'assurance du pouvoir. Quelque affilié détacha les gonds des portes ; elles tombèrent ; le Sebastocrator, ses amis et des satellites envahirent aussitôt les bâtiments de la Demeure Impériale.

Peu rassurés toutefois sur l'état général des esprits et redoutant une offensive du parti Bryenne, ils s'enfermèrent là et y vécurent plusieurs jours, les gardes au dehors ne sachant si on les assiégeait comme rebelles ou s'ils tenaient l'empire dans un palais veillé par une escorte fidèle.

Enfin le quinzième jour d'Août le Basileus autocrator Alexis Comnène remit son âme à la Rayonnante Douleur du Christ.

La princesse Anne n'a garde de manquer à retracer pompeusement, tragiquement, la mort de l'empereur et l'hyperbolique douleur de ses sœurs, de sa mère. Pas une fois le nom du frère n'est prononcé. Nulle allusion qui transparaît aux angoisses de ces journées terribles où se jouait le sort de son mari, le sien. Sans douter de la piété filiale dont la princesse Comnène ne cesse de faire montre, on peut supposer que les transes qui l'émurent le plus en ces heures ne furent pas dues aux alternatives de syncopes et de retours à la vie qui marquèrent l'agonie du souverain.

Née dans La Pourpre, fiancée d'abord à ce Constantin Ducas paré des insignes impériaux, elle-même Cœsarissa et honorée des acclamations, ayant attendu de longues années son avènement comme une chose légitime, inévitable, que la naissance de ce frère cadet pouvait reculer

au plus, elle voyait, au jour décisif, se dérober le fruit de ces justes espoirs et de très longs efforts. Quelle fière opinion de sa supériorité ne pouvait-elle raisonnablement nourrir, dans cette cour la plus savante du monde, où on la révèrait comme la plus savante femme et à l'égal des plus sages docteurs. Et il fallait, malgré tant de motifs de suprématie, céder le premier rang à ce jeune homme dépourvu de savoir et de prudence, pour cela seul qu'il était un mâle.

Sa logique de personnage intelligent et cérébral ne se pouvait facilement plier aux grossières lois humaines. Puis, pour une princesse de telle ambition, partant quelque peu vaniteuse, ce n'était pas un futile échec que de reconnaître vaines les complexes intrigues où l'impératrice sa mère, le César elle-même, guidant inspirant et conseillant les hautes facultés de chacun, avaient pendant de longues séries de mois peiné sans relâche. Cela frappait comme la négation brutale de sa supériorité, de la force morale qu'elle s'était plu à reconnaître sienne et très efficiente pardessus les tâches plus humbles des autres êtres. Son monde illusoire s'écroulait soudain devant l'habileté simple, le coup de force de Jean, ce frère méprisé, dénigré, à peine salué d'elle dans les cérémonies de cour où il triomphait par l'opulence et la splendeur de ses hardes.

On sent dans ce récit funèbre l'immense douleur alors ressentie par elle, et qui poussa quelques mois plus tard cette femme de trente-cinq ans à se retirer du monde pour pleurer éternellement un destin malencontreux. Elle se complait à dépeindre les derniers instants du moribond. La scène devient belle, le plus saisissant passage du livre. On entrevoit l'affolement des princesses recevant les nouvelles du dehors, l'annonce de leurs espoirs supprimés, pendant que le souverain, le père, agonise, solennel, immuable, sans consentir au signe qui les sauverait, elles, de la disgrâce et de l'obscurité définitives. La princesse Marie, verse goutte à goutte d'un vase à long col dans la bouche du malade que ce remède brûle et qui s'en plaint par de rauques gémissements. Anne, sous le poids du malheur, de la défaite, s'est laissée choir aux pieds de son père et la princesse Eudoxie avec elle; elles pleurent en-

semble, sans paroles, supputant les conjonctures qui les forceront peut-être à se retirer aux couvents, ces prisons politiques où finissaient les races vaincues et les familles des conspirateurs malheureux.

« L'excès de mon affliction mit ma philosophie en désordre ainsi que mon éloquence. » Ni philosophie ni éloquence ne pouvaient remédier au courant adverse du sort.

L'Impératrice Irène, prise d'une crise nerveuse en voyant lui échapper la puissance, déchirait ses habits et jetait ses souliers de pourpre à travers la chambre, comme les fausses marques d'une dignité dont elle se trouvait dépouillée. « Elle arracha aussi les ornements de sa tête, elle se coupa les cheveux, elle prit des souliers noirs et, après avoir été en peine d'une robe de deuil, ma troisième sœur qui avait éprouvé le malheur de la viduité en tira une de ses armoires et la lui donna. Dans le temps même qu'elle la mettait l'empereur rendit l'esprit. »

Détail admirable que cette vengeance de femme, s'habillant de deuil avant le spasme suprême de son mari qui n'a point voulu lui concéder la haute faveur de régner sous les noms de sa fille, de son docile gendre !

« J'ai donc perdu Alexis, cette lumière du monde, s'écrie alors la rhétoricienne. J'ai aussi perdu Irène, depuis, Irène, les Délices de l'Orient... Ne suis-je pas plus dure que le roc, moi qui ai survécu ? »

Elle survécut d'ailleurs pour les déboires : On transporta le cadavre de l'empereur dans un appartement exposé au septentrion du Palais à Cinq Dômes. Mais les princesses ne croyaient pas encore la partie perdue. Bryenne assembla ses partisans; on machina tout un complot à exécuter durant les funérailles. Anne Comnène plus froide remonta les courages. Le lendemain, au matin, la Despoina fit appeler Jean Kalos de bonne heure, pour assister aux cérémonies. On allait porter le corps en grande pompe dans le monastère de Jésus Christ ami des hommes qu'avait fondé Alexis. Le nouvel empereur, trop prudent pour courir le risque d'affronter une sédition ou l'outrage de discours dénonçant au public sa conduite durant l'agonie de l'empereur, se contenta d'envoyer aux obsèques une partie des seigneurs de sa maison.

Demeuré au palais impérial, il en expédia ses courriers, donna audience aux dignitaires qui vinrent prêter serment. Puis, quand les nouvelles des provinces parurent rassurantes, il distribua les charges à ses amis et à ceux des parents qui approuvaient sa politique.

Entre tous il aimait son frère Isaac, qui mangeait à sa table et ne se séparait guère de lui; il l'honora du titre et des insignes du Sébastocrator. Axuque, un esclave né chez les Turcs, élevé parmi eux et pris dans Nicée lorsque cette ville échappa à la domination perse, connut aussi la faveur du jeune souverain. Ayant partagé ses jeux d'enfance, il était devenu peu à peu le plus cher des domestiques cubiculaires qui, appelés par leur ministère, aux soins très intimes du prince, acquéraient vite par là même les secrets et la confiance du maître.

Les gens aimait Axuque, très libéral, prodigue même. Ces deux personnages commencèrent à régir l'Etat.

L'an n'était pas encore révolu qu'Anne Comnène tentait de ressaisir le pouvoir. Des affidés corrompirent les gardes de l'hippodrome Philopation où l'empereur passait la nuit. Les conjurés attaquaient en armes ses serviteurs, et lui-même, à l'heure du profond sommeil. Anne Comnène, Bryenne fondèrent leur dernier espoir en ce dessein. Bryenne moins ambitieux, plus sceptique sur la valeur des choses de gloire, mollissait, trouvait inutile d'encourir la sévérité de son beau-frère contraint de venger avec éclat un pouvoir récent et mal assuré, si le succès n'abolissait pas leur tentative. Anne fut l'âme directrice du complot. Elle ne tolérait point le triomphe définitif de Jean, l'ingratitude et l'injustice de l'empereur défunt qui avait tout accordé au droit du mâle sans déférence pour les qualités plus solides et plus élevées de l'intelligence.

Elle ne pardonnait pas surtout à ce frère l'avortement d'intrigues si longues, si difficiles où l'Impératrice, le César, la Cœsarrissa elle-même, avaient été joués avec leurs partisans, leurs amis, malgré leurs richesses et le prestige de leurs talents. Il fallait une revanche.

Anne Comnène répandit l'or à profusion, excita les cupidités et les vues ambitieuses des jeunes officiers, de quelques prêtres. On gagna même certaine partie du peuple. L'ancienne cour, dévote pour Irène, prêta l'appui

de son autorité et de ses traditions. Malheureusement, Bryenne ne montrait pas l'énergie indispensable à un chef de parti. Quand l'excitation des conjurés atteignit un degré d'effervescence favorable à l'accomplissement du projet, le César, au lieu de les conduire au but, crut prudent d'atermoyer, d'hésiter, de chercher des garanties plus sûres de la réussite.

Anne maudissait son sexe, cette malignité de la nature qui, après l'avoir privée du trône bien que son aînesse l'y portât, l'empêchait de prendre le commandement effectif du complot. Constamment elle querellait Bryenne sur sa timidité. Mais, par respect pour les mœurs introduites au palais sous le règne précédent, il lui fallait restreindre son action entre les murs du gynécée et des chapelles impériales. La princesse souffrit la torture : son ambition, son orgueil, sa haine allaient faillir à se satisfaire, tout soi-même enfin qui subirait la défaite irrémédiable.

Il en fut ainsi. L'ardeur des conjurés s'épuisa dans une vaine attente. Les gardes achetés par les largesses eurent le temps de se dégriser de leur premier enthousiasme. Un matin, après un essai maladroit, l'empereur apprit le crime de sa sœur et du César.

Le chroniqueur rapporte qu'à cette nouvelle, Anne Comnène furieuse s'emporta en paroles obscènes contre la faiblesse du mari. Elle accusait tout haut la nature d'avoir donné à son âme virile la forme et le sexe d'un être de passivité, tandis que Bryenne avec son esprit féminin et timide portait le signe physique d'une virilité menteuse. On ne peut traduire exactement le texte grec tant les termes en sont crus.

Cela laisse penser l'horrible rage où se perdit la princesse pour qu'elle manquât ainsi à la dignité de son rang, à l'étiquette, à sa chasteté d'épouse par des paroles publiques.

La vie d'apparat venait de prendre fin, pour jamais détruite et sans espoir de succès autre. Les messagers de l'empire lui annoncèrent qu'on la punissait par la confiscation de ses biens. Le monastère et la pauvreté lui allaient-ils échoir ?

PUVIS DE CHAVANNES

Panneau pour le Musée de Rouen.

Parmi de vieilles pierres-chapiteaux, futs de colonnes, bas relief où subsiste à travers une fêlure en une ocre antique un cabrement de Pégase ptérien — exhumées et extraites par la fouille du mystère absorbateur d'un sol tenace, riche, en sus de ces occultes trouvailles réapparues en leurs débris sacrés, de visibles fleurs et d'idyllique gazon, autour d'un bassin triste et charmant du deuil mauve d'iris surgis hors de l'eau qui y séjourne, sous des pommiers fruitiers et automnaux qui ornent plus qu'ils n'ombragent le terrain d'une terrasse de sieste dominant une perspective mélancolique de fleuve pâle, d'îles sombres et boisées, de forêts durables encore sous un ciel violet et humble, des hommes et des femmes en une extrême simplification anachronique passent, s'accotent, fouissent et songent en une sorte de survie où le geste de manier une bêche, de porter une guirlande, d'écrire sur des tablettes, d'offrir une fleur, d'être oisif s'imprègne d'une magnificence pacifique et surnaturelle.

*

**

Ce sont de telles images de Bétique et de Tempé que Puvis de Chavannes invente sous un quelconque prétexte comme de décorer une salle de Mairie, un escalier de Musée, une coupole de Sorbonne; et aux yeux étonnés des municipalités et pour la respectueuse joie de quelques uns il consent à puiser en son mystérieux génie quelque allégorie sereine et virgilienne.

Si Gustave Moreau représente en art le plus prodigieux don de vision éblouissante et douloureuse et le regard intérieur pour qui fulgurèrent avec une splendeur inouïe les passés tragiques et mornes et la vertu des pierreries fascinatrices, Puvis de Chavannes peut être qualifié le Maître de la Sagesse et du Silence.

Un silence unanime pacifie ses hautes fresques. Les bouches s'y sont déprises de l'inutile parole et la seule présence d'êtres rythmiques et beaux orne la nature qu'il imagine : terre de songe, harmonieuse et immobilisée en heures aurorales, méridiennes ou crépusculaires dont la durée semble indéfinie, terre d'herbe fleurie, de stables rochers, d'arbres sobres, d'eaux muettes et de ciels conformes à des mers douces, terre élyséenne où la vie de ses heureux semble avoir survécu à la Mort, territoire au delà d'un Léthé, en quelque monde taciturne, à l'ombre sybille d'un bois sacré...

Comme la parole superflue en ces lieux où le songe se fixe en une sorte d'oisiveté supérieure tout drame en est absent ou du moins n'y existe que comme ressouvenir d'une préexistence maintenant évanouie et s'atteste avec une atténuation suprême par quelque geste qui en indique une influence ancienne.

Car Puvis de Chavannes est le grand peintre du geste humain. En son œuvre les visages bénéficient d'une beauté générale et l'intérêt suprême en cette haute pantomime réside aux attitudes dont le rythme est la fabulation tacite de l'allégorie et en ordonne la signification.

En ce sens quelles trouvailles !

Ne serait-ce que le geste de l'évangélique « Pauvre Pêcheur » — toute la Patience — et celui de la femme qui cueille un fruit dans l'Automne et celui qui dans « Pitié » scelle d'une incommensurable charité la rencontre des deux femmes, la Douloureuse et la Résignée ?

Peinture extraordinaire que celle-là sur qui a passé quelque chose d'invisible qui la recule en un effacement délicieux, l'écarte à un lointain pacifique, comme rentrée dans un âge mystérieux, avec l'impression d'avoir été autre et qu'elle s'est dépouillée de tout éclat vivant et immédiat pour être ainsi plus sacrée par sa vétusté et à sa distance de songe.

Il est certain qu'en face de Puvis de Chavannes on se sent en présence d'un rêveur d'une sorte étrange, de tradition latine et hellénique, et qui semble, comme le Bécheur de l'allégorie, exhumer du profond de lui-même des fragments d'une vie antérieure et divine dont il retrouve les bas reliefs et dont il a gardé l'inévitable et secrète mélancolie et l'authentique Sagesse.

HENRI DE RÉGNIER.

JAPON

Quand l'art de ce pays fut révélé à l'Europe, il suscita l'enthousiaste ferveur des aristocraties puis, vite, des foules. La spontanéité imprévue des procédés, la sobre sincérité du rendu, la juste vision, dons communs à tous les peintres du Yamato, provoquèrent d'uniformes admirations, sans degrés ni choix. Maintenant que cet art exotique est divulgué par les bazars, acquéreurs de temples fallacieux, et que les bronzes industriels encombrent les étalages, on tend à se départir des agenouillements universels. Une légitime hiérarchie se constitue.

Pour cette différenciation et ce classement vingt ans n'ont pas suffi.

La récente exposition de la gravure japonaise à l'Etablissement des Beaux-Arts et les antérieures exhibitions, à la rue de Sèze et chez M. Bing, ont beaucoup hâté cette mise en place des talents. Elles ont permis d'ordonner le cérémonial des admirations suivant un protocole basé, par delà les qualités communes à la race, sur la vigueur des tempéraments particuliers, la puissance synthétique, la science du coloris et des harmonies profondes. Il n'est plus désormais leisible de confondre la fécondité des siècles et d'encadrer de louanges identiques l'œuvre superbe des *Kiyomitsu*, *Kiyonaga*, *Outamaro*, *Hokusai*, *Hiroshige* et celui des *Massanobou*, *Harunobou*, *Suntscho*, *Yeishi*, etc....

Même, de longs états de service dans une vénération jouisseuse pour les choses du Japon permettent d'exprimer haut des pensées restrictives.

Les peintres du Nippon furent les traducteurs les plus artistes des réalités naturelles : ils les virent dans leurs aspects essentiels et les ont restituées avec toute la vivacité de l'impression reçue. Dans leur art, nulle convention, nulle superfluité : le respect absolu du vrai. Et comme ils ont dûment rendu les harmonies parfaites de la nature ! Les êtres largement esquissés dans leurs traits caractéristiques, les plantes et les arbres, reproduits avec leurs efflorescences joyeuses vivent librement dans des ciels traités, ainsi que les eaux, par des nappes de monochromie rythmique, d'immatériels dégradés ou de simples lignes horizontales.

Mais ils ne purent s'exhausser au delà de cette habile interprétation des extériorités matérielles ; même il n'ont point été émus par l'expressive mobilité de la figure humaine, par l'éloquence des physionomies. Les faces de leur personnage, simples schémas monotones, d'une niaiserie glaciale de signification nulle, sont comme de blafardes poupées surgissant de somptueux chatoiements d'étoffes.

Des détails de costume déterminent seuls le sexe ; le pérennel « *habitus* » du masque humain ne se modifie pas suivant la variété des travaux ou des émotions ressenties. La sensibilité des gens devant certains spectacles ne s'exprime par aucun remuement de traits et les estampes que peuples plusieurs personnages ne relèvent nullement l'intérêt qui les tient groupés. Jouvenceaux et vierges, que les catalogues nous voudraient faire croire flirtant, ne semblent pas s'émoustiller ou s'attendrir. Ils sont simplement jumellés dans un côté-à-côte inexpressif. Les peintres du Japon, aux plus talentueuses époques, parvinrent à mouvementer fortement les attitudes des personnages, jamais ils n'exprimèrent une âme par un visage. Ils se sont complus dans une rudimentaire indication de figures, où les yeux bridés et tirés vers les tempes, sont morts comme les orbitres caves des statues antiques, ou bien grimpent, clignotants, vers le front en une tension douloureuse, pour une compréhension problématique. Les faces n'ont cessé n'être des schémas que dans les portraits d'acteurs et alors ce n'est plus la pensée humaine qu'ils y ont enclose, c'est, par des rictus superbement hideux et des contorsions fa-

rouches, l'exagération grimaçante de l'idée et de la sensation, l'hyperbole de la vie.

Enfin, ils ignorèrent la symbolique éloquence de la peinture religieuse ou philosophique, et cette inaptitude au grand Art révèle leur exiguité cérébrale. A dire vrai, ce peuplent n'eut ni philosophie, ni religion autochtones ; son imagination inféconde ne lui suggéra même pas des rudiments de divinité. Les doctrines de Confucius et le culte de Bouddha lui vinrent de la Chine. N'ayant ni la dévote intelligence de l'Etre-Principe, ni la prescience des surhumanités et des au-delà, les japonais traitèrent toujours la majesté d'un Dieu philosophique avec une désinvolte insouciance. Leur cerveau n'avait pas la capacité de l'Idée divine. Aussi se créèrent-ils un plaisant jardinier de minuscules brimborions divins avec des colifichets sacrés et des attributs d'un symbolisme aisé, petits dieux pour enfants de 5 à 7 ans, joujous mystiques, totons peu farouches, prétextes à netsckés.

L'idée de Dieu, à laquelle ils n'accédèrent jamais, ne leur inspira ni les architectures altières, envolées géantes vers Dieu, ni le symbolisme pictural évocateur de Dieu. La sculpture seule, sous l'influence du Bouddhisme triomphant, s'éleva, dans quelques œuvres primitives, à la représentation de la Majesté divine. Le Bouddha du temple de Nara et celui de Kamakoura sont les uniques monuments suggérés par l'idéal philosophique et religieux. Tôt, d'ailleurs, les statuaires, rétrécissant leurs conceptions, se rabaissèrent aux grues, aux brûle-parfums et aux portebouquets, où la prodigieuse habileté artistique de la race se trouvait plus à l'aise.

Ce serait d'un pédantisme suranné d'instaurer dans l'art des catégories et de renouveler la sotte subordination de l'Art commun au grand Art, mais cela dénote une déprimation de cerveau bien grande, qu'un peuple n'ait pas eu, parmi ses artistes si magnifiquement doués, un seul peintre capable de représenter, par delà la matérialité des couleurs, l'immatérialité d'une idée et l'éloquence d'un symbole. Combien l'Art japonais apparaît étriqué et mesquin en face de cette émouvante toile « *Inter Naturam et Artes* » que M. Puvis de Chavannes expose en ce moment au palais du Champ-de-Mars ! Tous les personnages, vi-

vante représentation d'une pensée, d'une tendance, d'un sentiment, s'associent, malgré la diversité des gestes et des attitudes, à l'éloquente expression de la quiétude absolue de l'Art et de la Nature. Avec quelle juste puissance de dessin, quelle chaste volupté d'harmonie cette sensation de bonheur surhumain est rendue ! Quelle triomphale surrection de l'Idée à travers ces couleurs, oh matérielles, si peu ?

Aucun peintre du Nippon n'a atteint cette amplitude d'art. Leurs écoles ne se sont même pas haussées à la grande peinture décorative à laquels semblait les prédestiner leur science instinctive du coloris et de l'harmonie des tons. Dès qu'ils font plus grand, l'œuvre est moins intégralement belle. Leurs kakémonos, pages restreintes pourtant, sont de tons moins heureux déjà que leurs estampes. Ils ne sont excellents que dans le petit.

Leur architecture sacrée, triomphe d'insignifiance, avec des allures rococo de pavillon rustique, est dénuée de tout sentiment religieux. Les temples, bicoques sans majesté, jetés en enfilade dans les bosquets en une perspective de tir à la cible, n'élèvent l'âme ni ne frappe l'imagidation. Leurs portiques sacrés, avec l'emphase majestueuse d'une ornementation puissante, ont seuls de l'ampleur. Mais ces monuments sont loin de l'éloquence altière d'une nef ou d'une flèche gothiques !

L'Intellect, la Pensée sont donc sans emploi dans l'art japonais. L'idéal y est une source initialement tarie. Un tel dénuement de cerveau, chez des artistes de sens si doués, vraiment apitoie. Les Japonais n'ont même conçu aucun des procédés d'art qui ont permis à leurs tendances artistiques de se manifester. Ils les ont simplement perfectionnés et malaxés selon leur tempérament national.

Recensons leurs emprunts :

Leur style architectural, immuable, leur vint de Chine (VI^e siècle) ;

Les rapides esquisses, à grands traits blanc et noir, leur vinrent de Chine (XV^e siècle) ;

La gravure sur bois leur vint de Chine (XVI^e siècle) ;

Les procédés de fonte leur vinrent de Chine (XVIII^e siècle) ;

Le Bouddhisme leur vint de Chine ;

Et la redingote leur vint, ainsi que le fusil gras, de l'Europe artiste et civilisée!

La Chine apparaît comme le cerveau de ce peuple d'artisans habiles, d'exécuteurs patients et minutieux d'artistes à l'exceptionnelle vision. C'est comme tels qu'il nous faut les admirer; mais ne seyait-il pas d'atténuer les exclusifs dithyrambes et de délimiter, en toute conscience, la vraie portée d'un art exquis en son étroiteur?

Ces restrictions faites, japonisons avec amour et que surtout uns telle étude, acte de foi mitigé d'un peu de doute, ne compromette pas, dans l'avenir, l'entente Franco-Japonaise, si précieuse pour l'achalandage des bazars des deux nations.

GEORGES LECOMTE.

LA PHONOGRAPHIE

Pour quiconque considère sans enthousiasme le siècle où nous vivons, le Progrès, qui hallucina nos grands-pères, apparaît — le mirage, au soir, évanoui — ce qu'il est : une phase du travail matériel et logique de l'humanité — intéressante, certes, mais d'un intérêt quotidien et éphémère, comme le programme des courses ou le menu du déjeuner. L'émerveillement n'a plus lieu : que le chariot à roues pleines se développe en express-Orient ; que le cri du pâtre, qui grossit à travers plaine, sa paume incurvée, se mue en glapissement de boursier par les fils des télé-graphes ou phones — quel étonnement ? l'homme ne doit-il conquérir sa Terre ? La conquête est immense, soit ; mais comparativement ; — elle est aussi, comparativement, infime : devant l'Absolu et l'Infini elle est nulle.

Le soir où la science, ayant consommé sa petite géographie, se butera à l'inconnaissable, qu'elle fuit et nie jusqu'à présent, la grande vanité de son orgueil sera visible aux plus aveugles et l'humanité se tournera vers l'Art pour vivre de la foi.

L'Art, œuvre d'âme intuitive, est hors ce progrès — quoiqu'en ait dit, assez bêtement, M. Zola — dès que le premier homme complet apparut sur la terre, la pensée humaine fut complète — tout désir enveloppe sa réalisation et toutes les découvertes faites ou à faire, surgirent virtuelles au jour où le premier homme a pensé mais seul, l'Art, palliatif des aspirations hautes à jamais inassouvisables, apparut réel à jamais en l'agonie du premier soleil, comme au couchant qui rutile, là-bas, aux croisées : l'Art immuable et blasphémé, mis au banc de l'évolution, hué

et qui sait en sourire, suprême espoir pour l'heure des grandes désillusions qui sonne.

Il est bon de l'affirmer; il ne peut y avoir concurrence entre l'Art et la Science; il n'y a entre eux que parallélisme d'effort, le lien qui unit le penseur au manœuvre et — antagonisme de la matière et de l'idée — ici encore, l'ouvrier obtus, avide d'immédiat, renie son aîné, frère de labeurs, et rejette celui seul que ordonnerait son effort.

La Science mesquine, pourtant, se pourrait rassurer: il n'est pas de compétition entre la main et le cerveau — une coopération serait naturelle — et la tristesse est de voir se ruer, ivre de soi et blasphématrice de l'impossible, ses belles activités humaines qu'avilit à l'égal des brutes, un matérialisme plus inexplicable que le mystère de la vie qu'il élude.

Le siècle qui vient connaîtra peut-être la sereine lumière.

En considérant ces deux efforts, l'Art et la Science, que la banalité des langues a soudés en formule, le phonographe, jouet puéril pour les scientistes, émerveillement paterne des croyants de l'Art, m'a surpris « par son évidence ».

Un premier phénomène intrigue ici: Comment, voilà une merveille scientifique dont, au lieu d'en accabler l'art et l'artiste, l'homme de science fait mine de ne pas se soucier; d'autre part, voilà une invention d'une inutilité incontestée et, par je ne sais quelle sympathie intraduite et inconsciente, l'artiste épargne, pour une fois, son méprisant sourire au virtuose de la matière? — C'est qu'en la phonographie — synthétique symbole — la science et l'art se confondent.

Il est dit qu'Edison (devant, sans doute, des électeurs New-Yorkais), discourant (de liberté, peut-être, de Dieu, de patrie), au souffle enthousiaste de sa chaude parole, sentit vibrer l'âme de son couvre-chef — là est le miracle: *le sorcier avait éprouvé matériellement la force du Verbe.*

Les politiques, les religions, les conquêtes, les révolutions humaines vibraient dans le fond de ce chapeau, et si

ce n'est pousser trop loin (mais, le saurait-on, vraiment?) la logique des analogies — le cerveau humain se symbolisait en son enveloppe officielle.

En tant qu'enregistreur mathématiquement passif, le phonographe est donc la science sèche, judiciaire, sceptique;

En tant qu'instrument mu par une activité supérieure qui y imprime son rythme et sa pensée, il est l'Art, la seule voix.

* * *

De même qu'en la marche même de l'homme primitif s'impliquaient tous les modes de locomotions, la phonographie est vieille comme le monde : elle fut la seule science et la seule poésie aux âges où les formules de l'expérience des aïeux se transmettaient phonétiquement aux petits neveux balbutiant.

Elle se réglementa, institution à jamais respectable, dans les écoles des rhéteurs muées, à peine, en lycées municipaux, et pour elle les Etats se ruinent d'enthousiasme.

Elle domine notre époque.

Elle est une force dont la Société constituée par le millier des pédagogies, violente et déforme les générations, happées, presque, au giron de leurs mères, pour qu'elles s'écoutent, plus tard — machinales ou honteuses, peut-être, de leur passivité consciente mais inéluctable — redire aux auditeurs forcés des salles de classe les stupidités et les injustices et les atrocités morales dont fut arabesquée, très jeune, leur cervelle laiteuse, et par lesquelles la Société demeure, — stolide à dynamiter, peut-être.

* * *

Cela est partout : le journalisme a correspondu en son développement prodigieux au *besoin de redire* qui arde les races civilisées — (O ! le mutisme des roides indiens des lacs ou des bibliques fumeurs de l'Orient) — Chaque jour, à l'aube et au crépuscule, se vomit sur le monde le même flot banal : on dirait de ces pompes d'Exposition qui puisent et rejettent, sans cesse, les mêmes cent litres d'eau incarnadine, et dont la largesse émerveille la foule.

Le *Figaro* avait-il compris ces choses ? — en tous cas,

il obéit à une suggestion instinctive et rythmique quand, à l'égal d'un roi, il fêta Edison.

*
**

Sans subtilités paradoxales, n'est-il pas juste de dire que cet objet d'Art est la merveilleuse figure du cerveau humain ; le petit cylindre enregistreur peut recevoir un nombre presque indéfini de discours et les répéter successivement : n'est-ce pas l'image de l'esprit humain en ses allées, ses venues, ses retours identiques ?

Cela est si vrai que l'homme qui pendant plusieurs années soutient la même idée devient phénoménal et remarquable et, qui plus est, finit par « avoir raison » — bêtise des mots ! — Celui-là devient un *phonographeur*, suprême dignité humaine : c'est vers lui que, pour enrégistrer, se tourneront les gros cornets de l'avenir ; c'est sa parole qui, de phonographe en phonographe, suivra toute l'échelle des tailles décroissantes ; il dominera son temps et, sans doute, une bonne partie de l'Eternité, pour avoir, pertinace et sentencieux, gravé en la cire flasque des cervelles, quelque idée séculaire sous une formule facile ou spécieuse !

A l'œuvre, écrivains, de l'obstination ; les cornets, malgré tout, se tendent de toutes parts : phonographiez-y la foi au Beau, dictame et viatique vers la régénération sociale.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Le 8 mai 1890, est mort Ephraïm Mikhaël.

Il ne sied pas à la jeunesse littéraire, en ce deuil pré-maturé, de mesurer le nouveau vide que laisse le départ d'un des siens; mais qu'il lui soit permis, devant ce tombeau de jeune homme, de s'incliner respectueuse, et d'invoquer l'éternité de l'Art.

NOTES ET NOTULES

Nous engageons péremptoirement tous les Lettrés à souscrire à l'édition des *Fleurs de Bonne Volonté*, œuvre posthume de Jules Laforgue. Il faut que cet hommage rendu à la mémoire du meilleur des nôtres soit éclatant et unanime.

Une définition de Carnot par le duc d'Orléans : *une pince monseigneur.*

Madame Louis Josèphe Carrette, née sous le règne de Louis XVI, vit encore à Roucq (Nord). On a tenté le recensement de ses enfants, petits et arrière-petits. Une moitié de la famille ignorant l'autre, on n'en a découvert que 183.

A propos de la suppression des courses de taureaux, un journal du matin a reçu la lettre suivante :

Monsieur,

Ce qu'il faut voir avant tout, c'est que tout divertissement ayant pour sujet la vue de la souffrance, ou de la mort d'un être est une violation du concept même de la justice. La justice, n'en déplaise à bien des gens, ne s'exerce pas seulement dans nos rapports sociaux, elle est universelle (au sens large du mot), elle embrasse tous les représentants de la vie terrestre, elle est le sentiment profond de la liberté des êtres et la reconnaissance de leurs droits à la vie. L'Inde védique a eu cette pensée au degré le plus élevé ; le Rāmayana, le poème épique de

Valmiki, est empreint d'un bout à l'autre de ce souffle de justice universelle.

Les travaux des sciences biologiques, les théories des Darwin, des Lamarck, des Geoffroy Saint-Hilaire viennent donner à l'idée de la solidarité des êtres une base et une affirmation scientifiques.

La férocité envers les animaux n'est après tout que le résultat d'une fausse notion de la justice, et, quoi qu'on en puisse dire, l'homme qui la met en pratique, même en admettant (ce qui n'existe pas en réalité) qu'il soit bon avec ses semblables, n'est pas juste au seul absolu du mot.

Certes, les nécessités de notre vie, soit pour notre sûreté, soit pour notre alimentation, nous forcent à mettre à mort certains animaux, mais il est de notre devoir de leur infliger le minimum possible de douleur. Que dire, lorsqu'on voit au contraire la souffrance devenir un spectacle; lorsque la vue des convulsions de l'agonie devient une jouissance?

Parmi ces dilettantes de la douleur, y en a-t-il beaucoup qui, au sortir de ce spectacle, se sentiront le cœur disposé à être ému à la vue d'une infortune?

Le *struggle for life* aurait-il pour corollaire la lutte pour le plaisir?

Aux jeunes messieurs, vides de cœur et de cervelle, qui nous raillent agréablement sur ce qu'ils nomment notre sentimentalisme, nous pourrions répondre en les accusant de sensiblerie, eux, qui poussent des cris d'horreur à la vue d'un travailleur blessé, ou d'une plaie sociale saignante; cette sensiblerie-là est sœur de l'égoïsme, elle ne ressemble pas à la sensibilité du médecin ou du philosophe qui regarde le mal en face pour le guérir, et qui n'exige pas des gardénias à la boutonnière et des plastrons empesés à la place du cœur.

Agréez, etc.

E. RENOULT
18, rue de Belfort

*Notre église en ruine est pleine de couleuvres;
L'herbe y croit. (Ruy-Blas).*

Les promeneurs peuvent constater le fait à l'église

Sainte-Geneviève (depuis : Panthéon). L'herbe est si abondante à l'intérieur des grilles, qu'elle nourrirait pendant la saison tous les laïciseurs de ce lieu de prière.

M. Edouard Dujardin vient d'achever une tragédie moderne : *la Fin d'Antonia*, dont on nous dit le plus grand bien.

Un jeune belge, M. Louis D., exerçant la profession honorable de garçon de café, a, le 25 mai dernier, enlevé d'un coup de dent, toute l'aile gauche du nez de sa jeune femme.

La malheureuse a été conduite à l'Hôtel-Dieu.

M. Jhouney n'est pas Jésus-Christ.

« Dans l'entr'acte qui divise le spectacle de la Plaza en deux parties, et, et après la représentation on invite le public moyennant un prix d'entrée d'un franc, à pénétrer dans le corral, et à regarder les taureaux qui viennent de courrir, panteler, et saigner, des banderilles plein le col, le sang ruisselant sur les jambes, la nuque en charpie, littéralement une omelette de viande entre les deux épaules.

A-t-on, en France, le droit d'exhiber des bêtes blessées pour de l'argent ? » Séverine.

Pastels en prose. Sous ce titre, M. Stuart Merrill a prestigieusement traduit en anglais des pages choisies de Baudelaire, Louis Bertrand, Mallarmé, de l'Isle Adam, de Banville, de Régnier, Huysmans, Mikhaël, etc., le volume, publié à New-York par Harpers, est un succès de librairie en même temps qu'un titre de plus, pour Stuart Merrill, à l'estime des Lettrés.

Nous recommandons aux tenanciers attardés du Parnassisme d'inscrire des « idées nobles », dans la « forme fixe » dont voici la formule d'après un législateur universitaire :

« Le *lai* ou *arbre fourchu* admet un nombre indéfini de couplets, construits chacun sur deux rimes. Le nombre des vers de chaque couplet peut aller de douze à trente-six, suivant Thomas Sibilet, de douze à trente, suivant P. Fabri; au reste, ce chiffre est quelquefois dépassé par Alain Chartier. Les vers généralement employés sont ceux de sept, cinq et trois syllabes combinés au gré du poète de façon qu'il y ait une rime dominante dans chaque strophe; la première et la dernière strophe doivent présenter les mêmes combinaisons. »

Il paraît que le respectable M. de Banville a voulu moins de liberté à l'*arbre fourchu* et qu'il le définirait :

« Une suite de vers féminins de cinq syllabes écrits sur une même rime et séparés (comme ce seul mot révèle le chevillard!) de deux en deux par des vers masculins et deux syllabes écrits sur une rime (écrits sur une rime!) également variable. »

En tout cas, selon l'orthodoxie de sa foi de «métricien», le Parnassite pourra choisir sa doctrine — vraiment Lemerre devrait imposer cette forme à ses édités.

Un précieux aveu de l'auteur du même *Traité de versification*; après avoir constaté que « notre oreille » ne peut admettre une nouvelle modification de la forme du vers, il s'interroge : « Des raisons? Encore une fois, il n'y en a point d'autres que l'habitude. »

Alors quoi?

MM. B. Lazare, P. Quillard, Collière et Bloch — amis personnels du regretté Ephraïm Mikael — préparent une édition de ses *œuvres complètes*.

La *Jeune Belgique*, notre vaillant confière du Nord, poursuit avec un succès croissant sa campagne hautement littéraire sous l'habile direction de *Valère Gille*.

En librairie :

En Amour (Tresse et Stock). M. Jean Ajalbert s'affirme de nouveau psychologue des grandes douleurs de la vie humble.

Le Pélerin passionné, de Jean Moréas est imminent.

Les Fastes de Stuart Merrill, sont sous presse (chez Vanier).

Le Miroir des Légendes, de Bernard Lazare (en préparation).

L'Ame des choses par H. Chainaye.

Un ingénieur Saxon vient d'imaginer un appareil automatique pour lequel il s'est empressé de prendre un brevet et qui est destiné à épargner aux chefs d'orchestre agés, la fatigue dans l'exercice de leurs fonctions.

Grâce à un simple bouton qu'il suffit de presser, les *ut* et *do* pourront faire mouvoir avec la régularité précise d'un métronome, un bras mécanique muni d'une baguette, qui marquera le temps de la façon la plus scrupuleuse.

La Bible est incontestablement le meilleur livre de Dieu.

Des renseignements particuliers nous permettent d'affirmer que la République sera sauvée les 12, 19, 27 et 32 de ce mois.

N.B. Les *Entretiens politiques et littéraires* — comme le prouve, d'ailleurs, l'absence sur son enveloppe de *manchette-réclame* — fondés par MM. Paul Adam, Francis Vielé-Griffin et Henri de Régnier, — et dont M. Georges Vanor devint directeur-gérant — n'ont pour but la glorification ni l'utilité d'une personnalité, quelle qu'elle soit.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

ABONNEMENTS SUR TOUT LE RESEAU

La Compagnie des chemins de fer de l'Ouest fait délivrer, sur tout son réseau, des cartes d'abonnement nominatives et personnelles, en 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

Ces cartes donnent droit à l'abonné de s'arrêter à toutes les stations comprises dans le parcours indiqué sur sa carte et de prendre tous les trains comportant des voitures de la classe pour laquelle l'abonnement a été souscrit.

Les prix sont calculés d'après la distance kilométrique par courue.

La durée de ces abonnements est de trois mois, de six mois ou d'une année.

Ces abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

VOYAGES CIRCULAIRES
EXCURSIONS

En TOURAINE, aux CHATEAUX des BORDS de la LOIRE
ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de SAINT-NAZAIRE au CROISIC
et à GUERANDE

1^{er} ITINÉRAIRE

1^{re} Classe **95** fr. — 2^e Classe **70** fr.

DURÉE **30** JOURS

Paris — Orléans — Blois — Amboise, — Tours, —
Chenonceaux et retour à Tours — Loches et retour
à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes
Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande et retour
à Paris, via Blois ou Vendôme.

CHEZ DIVERS ÉDITEURS

PAUL ADAM. — *La Glèbe.*

— — — *Etre.*

— — — *Essence de Soleil.*

JEAN AJALBERT. — *Sur les Talus.*

— — — *En Amour.*

EDMOND BAILLY. — *Lumen.*

MAURICE BARRÈS. — *Sous l'Œil des Barbares.*

— — — *Un Homme libre.*

PAUL BOURGET. — *Madame Bresuire.*

EDOUARD DUJARDIN. — *Les Lauriers sont coupés.*

— — — *La fin d'Antonia, tragédie*

FELIX FÉNÉON. — *Les Impressionnistes.*

GUSTAVE KAHN. — *Les Palais Nomades.*

JULES LAFORGUE. — *Œuvre.*

STEPHANE MALLARMÉ. — *Œuvres.*

STUART MERRILL. — *Les Gammes.*

GABRIEL MOUREY. — *Les Femmes mortes.*

JEAN MORÉAS. — *Les Cantilènes.*

FRANCIS POICTEVIN. — *Songes.*

— — — *Nouveaux Songes.*

HENRI DE RÉGNIER. — *Episodes.*

— — — *Poèmes Anciens et Romances.*

ADOLphe RETTÉ. — *Cloches en la nuit.*

J.-H. ROSNY. — *Le Termite.*

ALBERT SAINT-PAUL. — *Scènes de Bal.*

JEAN THOREL. — *La Complainte humaine.*

GEORGES VANOR. — *Les Paradis.*

PAUL VERLAINE. — *Œuvres.*

FRANCIS VIELÉ-GRiffin. — *Les Cygnes.*

— — — *Ancœus*

— — — *Joies.*

T. DE WYZEWA. — *Notes sur Mallarmé.*

VIENT DE PARAITRE

TRESSE ET STOCK, éditeurs.

Galerie du Théâtre-Français

EN AMOUR

par

JEAN AJALBERT

1 vol. 3 fr. 50

Chez les même éditeurs

ESSENCE DE SOLEIL

par

PAUL ADAM

1 vol. 3 fr. 50

VIENT DE PARAITRE

LIBRAIRIE DE L'ART INDÉPENDANT

11, rue de la Chaussée-d'Antin, 11

POÈMES ANCIENS ET ROMANESQUES

par

HENRI de RÉGNIER

1 vol. 3 fr. 50

Paris. — Imp. BEAUDELOT et MÉLIÈS, 16, rue de verneuil